

« ANOUCHE », la douce

L'histoire et le souvenir

De mon enfance en Arménie, je garde le souvenir d'un peuple marqué par de puissantes traditions ancestrales et des traces indélébiles de vieilles croyances païennes, adoptées par une église chrétienne orientale autonome, l'Eglise Arménienne. Malgré 70 années de régime soviétique, cette petite république du Caucase (terre - "peau de chagrin", restée malgré tout arménienne dans cette région) a pu préserver sa langue et son patrimoine culturel.

Au début du XXe siècle, « Anouche » (prénom féminin qui signifie « douce »), le poème de Hovannes Toumanian (1869-1923), immense écrivain populaire, est très vite devenu un opéra, grâce à un jeune compositeur talentueux, Armen Tigranian, qui s'en est saisi et l'a créé dès 1912 à Alexandropol / (Gyumri aujourd'hui), deuxième ville arménienne de l'Empire tsariste. Puis cet opéra naissant a voyagé vers Tbilissi / (Tiflis à l'époque), la capitale culturelle de la région et surtout vers Constantinople / (Istanbul aujourd'hui - 1914, 1919 et 1922), où une « riche » communauté arménienne, avide de culture, a pu le mettre en scène par deux fois, malgré le génocide subi par son peuple sur ce même territoire, quelques années auparavant, durant la première guerre mondiale.

C'est seulement entre 1932 et 1935 que l'opéra s'est donné à Erevan, capitale de l'Arménie soviétique, après une adaptation ampoulée, signée toujours par Tigranian, conforme à l'idéologie de l'époque. Depuis, "Anouche" n'a cessé d'être programmé à l'opéra d'Erevan, mais aussi en diaspora, revisité de temps à autre par un nouveau chef d'orchestre ou un nouveau metteur en scène. Globalement, la mise en scène et l'orchestration ont peu évolué ; seules les chanteuses, interprètes du rôle d'Anouche, attirent encore, de nos jours, les spectateurs qui viennent admirer la tessiture de la voix ou l'intensité dramatique de l'interprétation du personnage.

Ce « motif » est tellement fort et prégnant dans la culture arménienne que les airs principaux de l'opéra sont devenus, avec le temps, des chansons populaires, à tel point qu'elles sont chantées lors des fêtes de familles.

Je me souviens d'une anecdote qui se racontait à Erevan, quand j'étais enfant, dans les années 60 pour souligner l'obscurantisme des paysans qui « montaient » faire un tour en ville. Il fallait, avant de rentrer au village, aller voir, une fois dans sa vie, Anouche à l'opéra. En général, la journée était bien arrosée et le spectateur - paysan avait tendance à s'endormir par moments et se réveiller vers la fin, au moment où Anouche se jette à l'eau. De retour chez lui, les villageois lui demandaient de raconter le spectacle, ce que le paysan faisait volontiers, avec une conviction pathétique et lorsque, convaincu par la force de la fable, les villageois disaient qu'ils iraient à leur tour voir l'opéra, le spectateur - paysan, la mort dans l'âme, leur disait que ce n'était plus possible car Anouche s'était tuée, se jetant à l'eau à la fin de l'histoire.

Patriarcat et crime d'honneur

Les nouvelles générations, en Arménie, s'intéressent-elles à cette tragédie rurale, tant elle est devenue une toile de fond « usée » et surannée chez eux ? En parlant avec certaines personnes qui se demandaient pourquoi je voulais mettre en scène l'opéra, j'ai senti un certain décalage...

Anouche, est avant tout, selon moi, l'histoire d'un crime d'honneur. Le sens de l'honneur et la force des coutumes priment sur le droit moderne. On doit rendre justice soi-même pour sauver l'honneur de sa famille.

Dans cette histoire tragique, Anouche, « coupable » d'avoir exposé son histoire d'amour, sans accord et sans l'autorisation de ses parents ni de son frère, n'a pas le droit d'être amoureuse. Elle doit observer un « silence forcé et respectueux ».

Faisant partie de ces jeunes femmes dont le cerveau a été lavé par des siècles de traditions patriarcales, elle aurait dû renoncer à cet amour qui pourtant la dévore. Vertu et abstinence sont la règle avant le mariage, le tout sous le contrôle des hommes de la famille. Dès lors qu'elle a quitté la maison familiale pour vivre son histoire d'amour avec un homme, en cachette, Anouche n'est plus vierge, aux yeux de tous. Elle sera punie à vie et son amant aussi.

Tout cela pourrait paraître naïf et suranné si ces pratiques n'existaient plus nulle part. Or, au moment même où j'écris ce texte, des « codes d'honneurs » qui oppriment la liberté d'aimer sont toujours d'actualité, notamment dans certaines contrées du Caucase, entre autres.

Pourquoi mettre en scène cet opéra aujourd'hui ?

Et surtout pourquoi le faire avec une réorchestration et une nouvelle interprétation du libretto en langue arménienne et sous-titré en français ?

D'abord, parce que les mélodies principales et l'histoire elle-même sont, me semble-t-il, belles et intéressantes à entendre encore aujourd'hui.

Ensuite, parce que le poème de Toumanian avait subi des coupures dans le libretto après la soviétisation de l'Arménie, manifestement pour des raisons idéologiques et je tiens à rétablir les extraits qui avaient été supprimés. Par exemple, le rôle du père, celui du prêtre, celui des jeunes du village avaient été minimisés et / ou coupés.

Enfin et surtout, il s'agit pour moi d'offrir, de façon universelle, une histoire ancienne qui peut avoir un écho aujourd'hui, teintée d'une culture originale, située entre

Orient et Occident. C'est aussi une façon de réhabiliter la mémoire de mon enfance, sur laquelle se sont déposées d'autres cultures et d'autres langues, qui me permettent aujourd'hui une relecture de cette œuvre.

Quand j'ai commencé à réfléchir à la mise en scène, j'ai intuitivement pensé qu'il fallait aller à l'intime, à tous points de vue. Entendre les mélodies, les paroles, suivre l'histoire avec ses nuances et ses détails, sans brouhahas ni détours. Donc, sans le savoir à ce moment-là, en choisissant de travailler avec un petit nombre de musiciens et de personnages sur scène, j'optais pour ce que Tigranian lui-même avait fait cent ans auparavant en créant l'opéra. Savoir cela aujourd'hui me conforte, non pour des raisons de fidélité aux aspirations premières du compositeur, mais surtout par conviction que le sujet que nous abordons est intimement lié au monde rural, dans les montagnes, loin de la ville et que les personnages sont livrés aux lois et à la règle des mœurs ancestrales qui se pratiquent encore dans certaines régions du monde.

L'image et le son

Pour aller vers l'universel, imaginer un vaste espace suspendu quelque part sur la planète, j'ai choisi de faire apparaître dans le lointain des images cinématographiques stylisées, sur un grand écran noir, qui se transforment au fur et à mesure des paysages et des moments.

Je souhaite également amener les chanteurs à plus d'incarnation, moins de cris, plus de souplesse afin que les personnages, très jeunes pour la plupart, soient le reflet de notre temps. Après tout, l'histoire d'Anouche est celle d'une jeunesse engloutie.

Mes compagnons de création

Avec Nicolas Musin, compagnon du projet depuis les premières heures, qui assume la création des décors, des costumes mais aussi les chorégraphies, nous avons, à chaque étape de notre travail commun, expérimenté nos regards croisés, allant de l'opéra classique jusqu'à la danse contemporaine, en passant par le théâtre et le cinéma qui me sont si chers. Le résultat du travail est, je l'espère, un mélange harmonieux et une perception contemporaine de la forme, mêlée à des signes empruntés à la culture arménienne, le tout s'inscrivant dans un espace abstrait. Voilà comment Nicolas définit lui-même son approche : « Cette idée de scénographie "angulée" permettant d'intégrer et de connecter, dans un même espace, chanteurs, choristes, musiciens et danseurs mais aussi l'extérieur (la nature magistrale, la ruralité,...) et l'intérieur (le privé, l'intime,...), le passé et le présent. Nous sommes plus dans une idée de méditation sur l'espace que l'espace lui-même. »

Puis, avec Anahit Simonian qui signe la réorchestration et les arrangements musicaux, nous nous sommes penchés sur le sens profond du déroulement de la partition et du texte du libretto. Nous avons surtout essayé de mesurer les limites de notre liberté, sachant que nous allions rester fidèles à la partition originale de Tigranian, tout en l'épurant pour aller vers l'essentiel, vers ce qui nous semble juste dans le contexte esthétique choisi. Considérant que nous ne pouvions nous permettre d'écrire de nouvelles musiques sur les textes extraits du poème qui avaient été censurés à l'époque soviétique, nous avons choisi d'en faire des textes parlés, comme au théâtre. Du coup nous avons envisagé d'autres extraits parlés, pour rompre avec la monotonie de certains moments lyriques qui nous semblaient trop répétitifs, sur le parcours du Chœur et des personnages principaux.

Vahan Mardirossian, musicien et compositeur lui-même, qui dirigera l'orchestre composé de quinze musiciens classiques et traditionnels, connaît bien l'Arménie et le monde musical à Erevan, puisqu'il dirige l'orchestre de chambre de la ville, en alternance avec l'orchestre de Caen. Lui aussi avait eu envie un jour de diriger un « Anouche » différent. Il sera sur scène avec ses musiciens, et fera partie « de l'espace » avec les interprètes et les images projetées. Vahan et Anahit ont la particularité d'être nés à Erevan, d'où je suis natif aussi, et d'avoir commencé en même temps leurs études musicales. Ce qui nous réunit tous les trois, c'est cette double culture. Tout en étant fortement marqués par notre arménité, nous vivons depuis fort longtemps en Europe, entre Paris et Barcelone. Nicolas Musin est également une sorte de « transfuge », car avec ses origines belges, il navigue entre Genève et Paris, après avoir fait le tour du monde. Ces regards et sensibilités croisés, de l'intérieur vers l'extérieur ou l'inverse, du centre vers la périphérie et inversement, nous permettent d'aller vers des aspirations très ouvertes.

Cette ouverture d'esprit est complétée par celle de Jean-Marc Skatchko, qui avec sa sensibilité subtile, expérimentée et sa vision personnelle, nous apporte sa touche de lumière et d'ombre. Habitué à voyager d'un espace à l'autre, d'un pays à l'autre, Jean-Marc sculpte un nouvel « éclairage » au pays d'Anouche sur les plateaux de Erevan et de Nanterre.

Enfin

Je souhaite que l'adaptation de cette œuvre en cinq actes puisse être donnée d'un seul tenant, sans entracte, et que sa durée, de par l'épuration du travail sur l'orchestration et l'interprétation, puisse être acceptable par un public novice pour l'opéra.

Notre équipe de création est en lien permanent avec les autres postes de créations à Erevan, ainsi que les interprètes. De la co production (très active, puisque inédite dans sa conception, d'un pays à un autre, entre Irina Igitkhanyan – Delta Culture Armenia et Leslie Thomas – Théâtre des Amandiers), à la production exécutive (sous la direction de Armen Hambardzumyan), au tournage et au montage des images (équipe dirigée par un réalisateur ami, Mikael Dovlatian) de la traduction des langues à la traduction des idées (Chaghig Chahinian-Arzrouni), le va et vient est quasi permanent.

Au-delà de ce travail de coopération, que j'espère fructueuse, nous cherchons à abolir les distances, dans un contexte de confiance. Et à rendre à Anouche son caractère universel. Il faut « ré en chanter » et « dés en claver » Anouche pour toujours!

Janvier 2013

Serge Avédikian